

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

Hymne au printemps / Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 33-36

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Hymne au Printemps

*A ma Mère*

Quand je m'en vais dans l'aube bleue et rose et verte ;  
quand la fraîcheur du matin clair éveille mon âme lasse ;  
un peu de brise fait grincer la girouette si lentement,  
sur trois notes, comme une de ces complaints d'antan,  
que deux mésanges ont chanté sur le toit d'ardoise en  
face de ma fenêtre ; c'est le printemps, il fait si doux !

Il fait si tiède que la brise est chaude : c'est comme  
une petite mélodie très basse qui passe ; c'est comme  
une caresse qui frôle ma chambrette, et laisse un peu de  
son chant, et laisse un peu de son apaisement aux choses  
en passant.

Il fait si doux — c'est le printemps !

Tout est gai dehors, tout chante. C'est le temps où l'on sème ; c'est le temps où le grain doit mourir, car le Seigneur a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé, tombé en terre, ne meurt pas, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits ! »

L'étrangeté de cette chanson printanière du Maître qui parle de mourir, quand tout chante l'amour, quand tout chante la vie ! Mourir ? — Mourir à soi ! Mourir à toutes choses pour vivre !

Et pourtant il l'a dit à Philippe, à André, et puis à tous les autres qui l'écoutaient.

Les chants du Maître au printemps sont étranges ! Quand il bénit et quand il maudit ; quand il chante la félicité des pauvres, et donne la justice pour la faim et pour la soif ; quand, aux cœurs inquiets qui songent aux plaisirs il offre la joie des larmes, et qu'aux souffreteux, aux méprisés, il clame le bonheur des persécutés.

« Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous ; » et : « Heureux vous qui avez faim maintenant car vous serez rassasiés ; »

« Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie ; » et : « Heureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, vous repousseront, vous chargeront d'opprobres, .... car voici que votre récompense est grande dans le ciel : »

« Mais malheur à vous riches, et malheur à vous qui êtes rassasiés ; malheur encore à vous qui riez, et malheur à vous quand on dira du bien de vous. »

Ces chants printaniers du Maître, qui finissent à la croix dans le plus beau des cris d'amour : « Consummatum est ! »

Il fait si clair, c'est le printemps ; clair comme de l'or pâle, et c'est dans cette lumière que l'ange est venu dire à Nazareth, dans la chambrette de la Vierge : « Je vous salue pleine de grâces » et que Marie a dit dans la brise qui passait « Fiat ! » Et puis : dans l'aube fraîche elle s'en est allée par les monts, portant en Elle toute sa joie et toute sa douleur aussi, qui commençait pour finir au Calvaire ; elle s'en est allée par les monts, vers sa vieille cousine ridée, lui porter de la joie, par-dessus toute celle qu'elle avait déjà, d'être mère si vieille ! Et pour lui donner le bouquet qu'elle avait cueilli de toutes les fleurs du chemin.

Et quand ces deux femmes se sont vues, deux chants sont partis, de leurs cœurs à Dieu.

La mère de Jean a mis ses deux mains dans celles de Marie, puis elle a crié son cantique tout haut, dans l'angoisse joyeuse de son tressaillement : « Bénie, bénie, bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient que la mère de mon Seigneur vienne à moi ! » Et des larmes sont tombées de ses vieux yeux fatigués, les perles de sa joie immense, qu'elle égrenait devant la Mère de Dieu.

Et puis, comme un bourgeon qui éclate sous la chaleur du soleil, Marie, qui brûlait de Dieu en elle, a rompu son âme et s'est mise à chanter :

« Mon âme glorifie le Seigneur ;  
Et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur,  
Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ;  
Voici en effet que désormais les générations m'appelleront  
Bienheureuse,  
Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, celui qui est  
puissant,  
Et dont le nom est saint,  
Et dont la miséricorde s'étend d'âge en âge,  
Sur ceux qui le craignent. »

Voilà ce qu'a dit Marie, la Vierge de charité, qui portait Dieu à sa vieille cousine pour la bénir : et ces deux femmes, saintes, ont laissé chanter à leur âme des hymnes de magnificence dans le calme du soir ; elles ont mêlé la senteur douce de leur cœur, à la bonne odeur des fleurs des champs, et se sont promenées longtemps, ce soir de printemps, devant la petite maison du prêtre Zacharie.

Quelles choses elles ont dites qui sentaient bon comme la verveine discrète, de ces choses qui sont des chants, si loin ; si haut ; si doux ; des chants si sereins, plus beaux que les psaumes d'or des anges bleus, qui se cachent dans leurs ailes devant Dieu.

Et tous les soirs du mois de mai, tout le temps que Marie est demeurée chez sa cousine Elisabeth, tout le temps, elles ont dit l'amour de Dieu qui les brûlait, elles ont répandu leur âme en mélodies, comme ces mélodies de plain chant qui montent et descendent, puis remontent et redescendent et finissent en murmure, sans passion.

Et maintenant encore, tout un mois du printemps, le plus beau, celui qu'on dit le mois de Marie, chante la Vierge, la magnifie par-dessus toutes les autres femmes et la bénit : « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie, oui bénie, bénie ! » et la brise qui passe, emporte le soir vers le ciel mon chant d'amour !

JACQUES DU MARTOLET.